André GIDE : "Interviews imaginaires"

("Mondes Nouveaux" 14 décembre 46.)

NOUS vivons depuis de longues années au milieu de tant de partis pris divers que, maintenant, nous éprouvons le désir d'y voir clair et de respirer un air pur. Un besoin de liberté, de sérénité nous gagne et, frôlant le désir de justice, [illegible] général des choses et des esprits, les catastrophes [illegible] lesquelles nous avons vécu ? Nous nous sentons une indignation de tous les fanatismes. La pensée nous [illegible] plus [illegible] de revoir certains de nos jugements. Il semble que les événements [illegible] portés à des hauteurs d'où [illegible] plus loin [illegible] les choses [illegible] et les [illegible] appartiennent. Il en est des idées et des hommes ; [illegible] d'images et [illegible].

[illegible] André Gide [illegible].

[illegible] ans, [illegible] de nous n'a [illegible] de son bonheur, de [illegible] encore entendue ? [illegible] les livres qu'il fallait lire, les familles qu'il fallait quitter, la [illegible] des [illegible] de l'inconnu [illegible] quoi il y a [illegible] en lui [illegible] ces thèmes [illegible] dans nos mémoires, avec une [illegible] de jeunesse [illegible].

Ensuite, [illegible] bien pensé. Trop de [illegible] littéraires [illegible] dans son sillage. Il y avait derrière lui [illegible] qui ne valaient pas cher, toute une atmosphère de [illegible] assez [illegible], celle de petites [illegible] de [illegible]. A cette époque, vers 1930, M. Gide fut [illegible]. Il y prenait le [illegible] et [illegible].

Aujourd'hui, quelques années plus tard, [illegible] celles qui [illegible] ont éprouvé le besoin de [illegible] un [illegible] d'un homme [illegible] au point de [illegible] [illegible] qui [illegible] le [illegible] dans les esprits et dans le [illegible].

Aujourd'hui, on se rappelle que Gide a [illegible] [illegible] peut-être [illegible] Aujourd'hui [illegible] cela décevra peut-être ceux qui s'attendaient à quelque révélation après cinq années de silence.

LES LETTRES LIBRES

IL est très difficile de résumer ces « Interviews », dont le dessein même semble différer des [illegible] contemporaines, les [illegible] par des [illegible] d'André Gide a toujours [illegible] de [illegible]. Ici il se révèle sur ce point [illegible] supérieur à lui-même. On le retrouve avec ses habituelles réticences, ses silences [illegible], ses reprises qui n'en sont pas, ses [illegible], son éternel refus de conclure.

Ici Gide a trouvé une formule d'expression qui convient admirablement à [illegible] pensée. Comme on n'est jamais si bien servi que par soi-même, l'interlocuteur imaginaire réunit le double avantage d'être très intelligent et assez complaisant. Ce genre de conversation convient à merveille aux diverses personnalités de rechange qu'il y a en Gide, à ses mille contradictions et à ce vieux fond de « narcissisme » qu'on lui a tant reproché. Cela fait un jeu de miroirs et de reflets, un vrai jeu d'artifice.

On sent que le jeu lui plaît, et le lecteur s'y abandonne volontiers. C'est ainsi comme toujours entre Gide et le lecteur, le jeu du chat et de la souris. Mais ici le chat rentre les griffes, on n'en voit plus que le côté aimable et gracieux. Pour ma part, j'ai toujours admiré ce côté félin de Gide.

Ses idées et ses réflexions, il en jongle avec habileté, pour le plaisir. Il nous les présente sous des faces différentes, sans lien apparent, sans jamais insister, sous le jour aimable et brillant de la conversation. On retrouve là sa vieille coquetterie intellectuelle, son art de persuasion. Il semble vouloir nous séduire et il y réussit.

Il semble cependant, et c'est là la nouveauté, que ses idées familières aient été préalablement confrontées aux événements. A ceux-ci, il n'est fait que de brèves allusions. On sent que tout ceci a subi l'épreuve des jours sombres, à un certain ton mélancolique qui transparaît ici et là.

Mais comme le lui rappelle l'interviewer supposé, Gide a écrit jadis : « L'événement enfonce chacun dans son sens » L'auteur aujourd'hui n'y contredit pas. Qui n'a éprouvé chacun pour soi et pour les autres, depuis ces cinq années écoulées, la justesse pénétrante de cette remarque ? Ainsi pour Gide. On le voit ici plus « gidien » que jamais. Mais de façon plus immédiatement communicative. Ceci étant dû sans doute à la forme de ces dialogues, à leur apparente légèreté, à l'esprit subtil qui les enveloppe, au souci de ne forcer à aucun moment notre jugement ou notre adhésion.

ICI Gide se défend d'aborder l'actualité et la politique. Il se contente de les frôler de temps en temps de façon légère et prudente, comme une flamme interdite. Il faut se rappeler que ces pages ont été écrites il y a deux ans.

L'interviewer. — Il est, pour la pensée aussi, des moments des périodes historiques de diastole, comme pour les battements du cœur...

Moi. — Et nous sommes dans la systole, en plein.

Gide déclare avoir lu dans Tacite une petite phrase qui lui a « pour un temps remis le cœur en place » et il en donne la traduction : « Nous aurions perdu la mémoire, même avec la parole, s'il nous était aussi possible d'oublier que de nous taire. »

Gide se tait donc sur presque tout ce qui n'est pas littérature ou poésie, ou encore menus détails de l'existence quotidienne.

Nous disons « presque », car, dès le début, il soulève quelques graves questions, semblant vouloir se décharger d'un fardeau, celle notamment de savoir si les écrivains d'avant-guerre ont une part de responsabilité dans notre défaite de 1940 ; savoir si la France a été par eux « énervée, découragée et dévirilisée », attaques dont la première m'a toujours paru tendancieuse et dont la seconde est absurde, mais on sent que Gide s'est cru particulièrement visé.

Il revient sur la question de l'individualisme dont il demeure avec d'autres, avec Valéry, Suarès et quelques autres, le représentant le plus marquant, ce fameux individualisme dont on a tant médit depuis la guerre, le chargeant de tous les méfaits et de tous nos malheurs. Oubliant que c'est peut-être cette façon d'être, de penser et de sentir chez beaucoup de Français qui, durant ces quatre dernières années, aura tout sauvé de la nuit et du chaos.

Gide, une fois de plus, se réclame de Gœthe et précise encore sa position : « Gœthe reste pour nous le parfait exemple d'un servitable individualisme. Je ne dis par servile. Il nous rappelle à « devoir envers soi-même », à l'austère exigence que le sain individualisme implique parfois ». En cela Gide ne fait que mettre une fois de plus l'accent sur des vérités qui lui tiennent à cœur. « A mon âge, avoue-t-il plaisamment, on doit consentir à se répéter si l'on ne veut pas dire de bêtises. »

Position très différente de celle de M. Benda : « Non pas se retirer du monde, se préserver », Gide écrit ailleurs : « L'avenir de notre littérature reste suspendu à celui de la France. »

A propos de la France, Gide insiste sur la diversité, se demandant, avec Montesquieu, si elle n'est pas sa force la plus sûre ou sa défense.

Enfin, la plus grande partie de ces *Interviews* est consacrée à la littérature et à la poésie. On ne peut résumer en quelques lignes tant de réflexions jaillissantes dont chacune appellerait des commentaires et des digressions.

Il y marque ses goûts beaucoup plus que ses jugements, comme toujours. Gide montre peu d'indulgence pour les « poètes-poètes ». D'une façon générale, dans ses propos sur la jeune poésie, sous le ton léger et ironique, on voit percer un peu de scepticisme et beaucoup de déception.

« Parfois je ne vois dans ce grand renouveau lyrique, indéniable, qu'un complaisant abandon à la plus grande facilité. »

Gide voit l'avenir prochain de la poésie française dans une inspiration plus directe et revient, à plusieurs reprises, sur le thème de la « poésie musicale » et aussi sur celui de la rigueur et de la discipline en art.

« Ceux sur qui nous pouvons compter le plus sont ceux qui savent attendre, mûrissent et attendant. « Vires acquirit [eundo] » : c'est aujourd'hui la meilleure devise. »

Il y a un peu de tout dans ces *Interviews* : des pages émouvantes sur Mallarmé, une [illegible] réhabilitation de Hugo, de savantes discussions sur la prosodie, des débats sur la grammaire.

J'entends certains dire : était-ce bien le moment de se livrer à de tels jeux de l'esprit ? Gide y a répondu par avance :

« Futilités. Halte-là ! Ces questions de langage me paraissent de haute importance. Je tiens pour bon que les intellectuels s'en occupent ; qu'ils continuent à s'en soucier à travers les pires bouleversements et les plus tragiques désastres... »

Plus loin, il y revient : « un peuple qui tient sa langue tient bon. »

L'art extraordinaire d'André Gide, qui est le propre de l'intelligence, est de faire passer les réflexions les plus originales dont ce petit livre est plein pour des vérités de bon sens. Certains découvrent cela aujourd'hui, s'étonnant de se trouver d'accord avec lui sur presque tout, comme si le jugement, l'intelligence critique de Gide n'avaient pas toujours été d'une sûreté admirable.

Il suffit de relire telles pages lumineuses des *Prétextes*, qui datent de quelque trente ans ; ou, si l'on songe aux événements, telles « Réflexions sur l'Allemagne », écrites pendant l'autre guerre, et si l'on veut remonter plus loin, les *Billets à Angèle* de [illegible]. A ce propos, il est curieux de constater que le public fait le plus souvent à l'envers la connaissance des grands écrivains vivants, ne se permettant enfin d'accéder à des œuvres plus anciennes et plus importantes que sous la caution des écrits les plus récents. Certains croiront découvrir dans ces *Interviews* un Gide qui a toujours existé, et, sous le nom de « bon sens », l'intelligence la plus équilibrée qui soit.

IL faut reconnaître à André Gide une grande qualité qui semble depuis longtemps perdue chez la plupart de nos contemporains, et c'est est la liberté de l'esprit. Ce petit livre en est une nouvelle preuve. Il arrive un moment où l'on est las des doctrines et des doctrinaires, excédé de tous les partis-pris, qu'ils soient politiques, littéraires ou autres. Aujourd'hui, quand un écrivain prend la plume, fût-ce dans le [illegible] plus délicate du monde, on commence par se demander : Où veut-on nous amener ? Qu'y a-t-il au bout de ce discours ? Ainsi se méfie-t-on des périphrases plus ou moins longues et détournées par lesquelles un commis-voyageur en vient finalement à vous refiler sa marchandise.

Faut-il l'avouer ? C'est un grand repos, un rare et inappréciable délassement de rencontrer un auteur qui, à certains moments, ne se propose rien d'autre que le plaisir de l'esprit, qui n'a rien d'avance à prouver. Avec qui on a l'impression de pouvoir discuter librement de n'importe quoi, comme on l'aurait fait dans les époques de haute culture, au temps d'Athènes ou de notre Grand Siècle. Un esprit dont le seul but est d'essayer de tout comprendre, et qui va même plus loin : qui ne demande qu'à écouter vos arguments, à éclairer sa pensée, et au besoin, chose extraordinaire, à se laisser convaincre et à vous donner raison.

Tel est André Gide, tel il se montre plus particulièrement dans ces « *Interviews* ». Je ne prétends pas qu'il soit dépourvu d'arrière-pensées, de toutes sortes, il en est plein, mais il ne les laisse à aucun moment paraître ou prendre pied, et elles n'influent jamais sur son jugement.

Je ne crois pas du tout à la « sincérité » de Gide. Lui-même a pris soin depuis longtemps de nous mettre en garde contre le mot, comme il nous engage lui-même à nous méfier des mots en général. Sa propre conclusion a toujours paru être que la véritable sincérité n'existait pas. Mais il faut du moins lui reconnaître une bien grande qualité qui se fait de plus en plus rare, et qui est la probité intellectuelle.

Si nous voulons continuer à être juste, c'est peut-être elle qui lui a fait faire d'ennemis. Et c'est celle-là même qu'on lui reproche le plus aujourd'hui. C'est pourquoi aussi il se méfie, se défendant d'aborder tout sujet brûlant.

C'est évidemment le refus de prendre parti, le droit qu'il réclame de toujours réserver pour l'avenir sa liberté de conscience et de jugement, que certains ne lui pardonnent pas. Cette attitude est celle de l'honnêteté. Mais ce n'est pas l'honnêteté qu'on demande aujourd'hui, c'est d'arborer une étiquette. On n'a que faire de vos raisons et de vos scrupules, c'est votre adhésion que l'on veut. Dans ces pages, on sent que Gide se méfie comme de la peste de ces abus de pouvoir.

IL y a longtemps que la France n'est plus ce qu'elle a été ; plus encore que le véritable individualisme, nous avons l'esprit de contradiction et de querelle, ce qui n'est pas pareil ; le vieil esprit de fronde qui est toujours apparu à son maximum dans les périodes révolutionnaires, c'est-à-dire au moment où l'individualisme était le plus violemment pourchassé et le plus en péril, où l'activité désintéressée de l'esprit semblait le plus suspecte.

J'allais écrire que Gide apparaissait aujourd'hui, en France, comme un des derniers refuges de cette liberté d'esprit toujours menacée quoi qu'on dise, malgré les grands mots qu'on emploie et les hymnes qu'on entonne en son honneur.

J'allais donc décerner à M. Gide cet éloge lorsque j'ai lu, comme tout le monde, un article de M. Aragon paru dans les « Lettres françaises », article reproduisant des propos de M. André Gide datés de septembre 1940.

J'ai commencé par éprouver le même sentiment que M. Aragon. Et il sur certes mieux valu que de tels mots ne fussent pas écrits. Il semble pourtant téméraire de juger un homme tel que Gide sur la lecture d'un texte de dix lignes ainsi découpé. C'est vraiment trop facile. Il y a, derrière tout ce que Gide a écrit, une incontestable horreur de la « cage », un point à qui se fera-t-on ?

Fernand PERDRIEL